

LA QUESTION

Henri Alleg



Crédit : Jean-Louis Fernandez

LA QUESTION

LES EDITIONS DE MUINUIT

Texte de Henri Alleg

Mise en scène de Laurent Meininger

COLLABORATRICE MISE EN SCÈNE

Jeanne François

AVEC

Stanislas Nordey

SCÉNOGRAPHIE

Nicolas Milhé / Renaud Lagier

RÉGIE GÉNÉRALE

Bruno Bumbolo

LUMIÈRE

Renaud Lagier

SON

Mickaël Plunian

PRODUCTION / DIFFUSION

Compagnie Forget me not

Eux Trémä Production - Mickaël Le Bouëdec

COPRODUCTIONS

Théâtre National de Strasbourg

Le Quartz, Brest

L'archipel, Fouesnant

Théâtre de Morlaix

Soutien technique

Théâtre de la Cité, Toulouse

Théâtre National de Bretagne, Rennes

SOUTIENS

Drac Bretagne

Conseil Régional de Bretagne

dans le cadre du dispositif d'incitation à la coproduction

Ville de Rennes

La torture au cœur de la République

« J'étais un jeune homme avec des idées déjà assez rebelles. Un jour, nous étions, un ami indochinois et moi, à Marseille, et nous regardions un vaisseau de guerre français à côté d'un vaisseau de guerre anglais, et il y avait des filins qui couraient de l'un à l'autre. Et mon ami a dit : « C'est pour pendre leur linge sale ensemble. » Je ne sais pas pourquoi, mais cette réflexion m'a frappé. Il avait raison. J'étais disposé à entendre des choses comme ça. Le linge sale, voilà l'ennemi. Mon engagement politique, intellectuel et moral date de là. »

Henri Alleg — *entretien Nouvel obs. 2001*

« La première édition de *La Question* d'Henri Alleg fut achevée d'imprimer le 12 février 1958. Des journaux qui avaient signalé l'importance du texte furent saisis. Quatre semaines plus tard, le Jeudi 27 mars 1958 dans l'après-midi, les hommes du commissaire divisionnaire Mathieu, agissant sur commission rogatoire du commandant Giraud, juge d'instruction auprès du tribunal des forces armées de Paris, saisirent une partie de la septième réédition de *La Question*. Le récit d'Alleg a été perçu aussitôt comme emblématique par sa brièveté même, son style nu, sa sécheresse de procès-verbal qui dénonçait nommément les tortionnaires sous des initiales qui ne trompaient personne. Sa tension interne de cri maîtrisé a rendu celui-ci d'autant plus insupportable : l'horreur est dite sur le ton des classiques. *La Question* fut une météorite dont l'impact fit tressaillir des consciences bien au-delà des « chers professeurs », des intellectuels et des militants. »

Jean Pierre Rioux — *historien*

Note d'intention

Cette réponse de Henri Alleg, « *le linge sale, voilà l'ennemi* », donne à *La Question* une modernité rétrograde : du linge sale, des atrocités, de l'hypocrisie, il y en a encore beaucoup aujourd'hui dans le comportement des États envers leurs peuples et dans les conflits armés.

La Question a été pour moi une rencontre saisissante. Elle fait écho à des émotions qui me traversent depuis longtemps : mon grand-père fut résistant pendant la Seconde Guerre mondiale. J'ai été totalement happé, interpellé par les mots de Henri Alleg. Certes, il ne s'agit pas de la même guerre, mais celle d'Algérie soulève des questions que soulevait également, à peine plus d'une décennie auparavant, la Seconde Guerre mondiale : la torture, la Résistance, la censure... Elle interroge en 1957 sur ces enseignements que notre pays n'a pas su tirer des atrocités subies par son propre peuple entre 1939 et 1945.

Si je souhaite faire entendre ce texte, ces mots, ce récit autobiographique, c'est parce qu'il parle d'un homme qui reste fidèle à ses convictions ; quel qu'en soit le prix pour lui-même. Cet endroit de la résistance, de la dignité, de la défense de valeurs fraternelles, m'émeut profondément. *La Question* indique un chemin qui me semble répondre aux enjeux et combats d'aujourd'hui.

Qu'est-ce qu'un héros ? un anti-héros ? Jusqu'où est-on capable d'aller pour défendre un idéal ? Que signifie résister ? Comment réagir face à la peur ? Face à la douleur physique ? Autant de questions brûlantes qui interrogent sur l'actualité de notre monde et sur notre devenir commun.

André Salem, le fils aîné de Henri Alleg, me disait récemment que la reconnaissance par le Président Macron de la responsabilité de l'État français dans la mort de Maurice Audin, arrêté et torturé en même temps que Henri Alleg et par les mêmes militaires français, est probablement une porte ouverte à une forme de reconnaissance de tous les disparus algériens durant la bataille d'Alger.

Dans *La Question*, Henri Alleg affirme que l'endroit où s'engouffrent les États, dans un moment de tension extrême comme la guerre d'Algérie, n'est en rien l'endroit de la vie ni de la construction. À sa manière, il était ce qu'on appelle aujourd'hui un lanceur d'alerte. Son récit dérange, il crée le scandale. Et malgré la censure dont il a été l'objet par deux fois en France, le livre a considérablement contribué à révéler la pratique de la torture en Algérie. Il a été traduit en onze langues et édité dans treize pays étrangers.

Aujourd'hui, les exactions des États perdurent. Pour ne parler que des plus récentes, les tortures et les assassinats commis à grande échelle par l'État Syrien sur son propre peuple, l'assassinat par l'État saoudien du journaliste Jamal Khashoggi, le recours systématique à la torture par la police, les forces de sécurité, ou les forces armées, en Irak, au Yémen, au Mexique, aux Philippines, au Nigéria, en Ouzbékistan, pour obtenir des informations, arracher des « aveux », punir, menacer, intimider, faire taire les voix dissidentes, conservent malheureusement à *La Question* son statut de référence internationale.

Laurent Meininger

Mise en scène / Dramaturgie

Un écrit de combat

Sur le plateau, bien sûr, c'est du théâtre... mais l'histoire est vraie : la reconstitution mentale, la convocation du souvenir, le partage de l'abomination.

Pour moi, tout part de cet endroit de la cellule, de ce rituel quotidien d'écriture sur des feuilles détachées de papier toilette. Car *La Question* naît au moment où son avocat demande à Henri Alleg d'écrire dans sa cellule de la prison de Barberousse, à l'insu des gardiens, ce qu'il a subi trois mois auparavant dans les chambres de torture de la villa Sésini.

Son avocat lui demande un témoignage destiné à une action en justice ; l'instruction des faits doit par conséquent être rigoureuse. Henri Alleg s'inflige la torture de les revivre dans des détails inouïs d'une précision clinique. Son corps abimé produit un effort considérable d'introspection. Reconstituer la torture avec minutie ne va pas de soi quand on en a été la victime. Étendre au vu de tous le linge sale de la France ne va pas de soi quand on risque la mort. « Le linge sale, voilà l'ennemi », dira plus tard Henri Alleg. *La Question* est un fragment du cauchemar du monde, un écrit de combat, un acte militant.

Dans sa cellule, Henri Alleg ne dispose que de brefs moments pour se consacrer à l'écriture clandestine de son témoignage. Plusieurs mois lui seront nécessaires pour venir à bout de ce court récit. Il est essentiel aussi que ces écrits parviennent à l'extérieur. Les membres du collectif des avocats communistes se chargent de cette mission. Par l'intermédiaire de plusieurs autres détenus et de leurs avocats, le manuscrit est sorti feuille par feuille de la prison de Barberousse.

Henri Alleg n'a donc pas la possibilité de relire les feuilles déjà écrites avant de poursuivre. Sa mémoire est son unique repère, pour la torture qu'il a subie comme pour le récit qu'il en fait. Il est également contraint de ne pas lire à voix haute ce qu'il écrit. Le faire pour lui-même ou pour ses co-détenus serait trop risqué. Il pourrait mettre en danger d'autres que lui. On porte au théâtre un texte que l'auteur n'a pas eu la possibilité de relire intégralement ni d'oraliser dans sa cellule au moment de l'écriture.

Les pistes de travail

On cherchera un axe de la parole qui produise une théâtralité forte, au plus près de la tension extrême dans laquelle le texte a été écrit, au plus près de ce qu'aurait pu être l'énoncé de l'auteur, s'il avait pu lire à voix haute dans sa cellule, au plus près de ce que *La Question* nous dit de nous-mêmes.

La cellule, le cauchemar, les ombres sont des pistes à expérimenter pour la scénographie, pour l'ambiance sonore et visuelle. Éclairer ce que l'on veut laisser dans l'obscurité. La perception des sons et des voix peut s'éloigner des éléments subjectifs donnés par Henri Alleg. Un décalage de rendu s'impose de toute façon pour tenir compte des soixante années écoulées depuis l'écriture et la publication de *La Question*.

Il me semble que l'adresse ne doit pas s'arrêter à ceux d'en face (le public dans la salle) ni au camp d'en face (les parachutistes). Elle est multiple. On peut, sur ce point, s'accorder la plus grande liberté. Henri Alleg adresse *La Question* à la justice française, au gouvernement français, aux tortionnaires (de tous les pays ; d'hier et d'aujourd'hui)... Mais on peut, tout aussi bien, faire l'hypothèse qu'il s'adresse à une personne en particulier : à lui-même, à son épouse Gilberte, à ses fils André et Jean Salem, à la femme de Maurice Audin, à André Moine, dirigeant clandestin du Parti communiste algérien (dont le nom et la planque étaient la réponse à la question que les parachutistes posaient à Henri Alleg à chaque nouvelle séance de torture, réponse qu'ils n'ont pas

pu obtenir de lui, même sous penthotal), à Massu qui n'a jamais mis les pieds dans sa cellule, envoyant des subalternes... On peut aussi décider à certains moments que le quatrième mur n'existe plus et s'adresser à la salle, c'est-à-dire à nous-mêmes, au peuple français (l'armée française a torturé en son nom), au peuple algérien.

L'avocat Roland Rappaport écrivait en 2013 : « *C'est ainsi qu'en 2007, aux États-Unis, lors des débats sur l'usage en Irak de ce qui était désigné comme des interrogatoires musclés, en réalité de véritables tortures, l'Université du Nebraska a publié, en anglais, La Question. Dans la préface, signée du professeur James D. Le Sueur, on lit : La Question est et demeure, aujourd'hui une question pour nous tous...* »

Comment assume-t-on de dire l'insoutenable ? Et ou cela mène-t-il ? Qu'est-ce que cela crée chez le spectateur ? Est-ce que dire l'insoutenable donne une direction pour moins souffrir de la peur ? Est-ce que *La Question* nous permet de regarder notre peur en face ? « *Je vous attends : je n'ai pas peur de vous* », dit Henri Alleg à ses tortionnaires.

Être dans la matérialité, dans le « physique » des mots

À l'inverse d'une pièce de théâtre, dans *La Question* rien n'est montré. Il s'agit d'une narration clinique, concise, peu encline à céder au commentaire, au pathos, qui refuse la complicité avec le lecteur. C'est cette description minimaliste de l'abomination qui donne au texte la force et la violence dont Henri Alleg parle dans ses interviews et c'est une de mes ambitions d'arriver à cet endroit de lecture.

Dans un procès d'Assises, lorsqu'une victime raconte ce qu'elle a subi, ou répond à la question d'un magistrat, ou lorsque le président du Tribunal énonce les éléments à charge, la narration des faits est souvent effroyablement précise et glaçante. De la même façon, l'auteur [l'acteur] de *La Question* emmène le spectateur au point culminant de l'inaudible, de l'insupportable, de l'inacceptable.

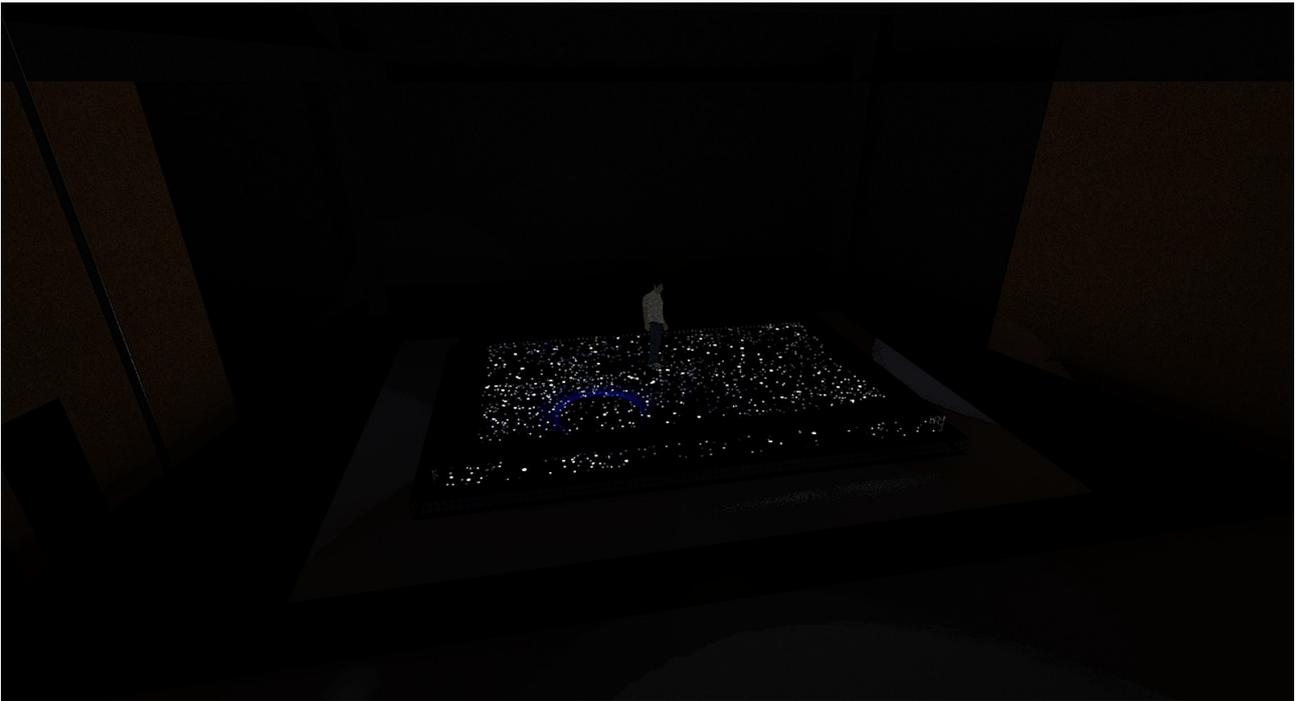
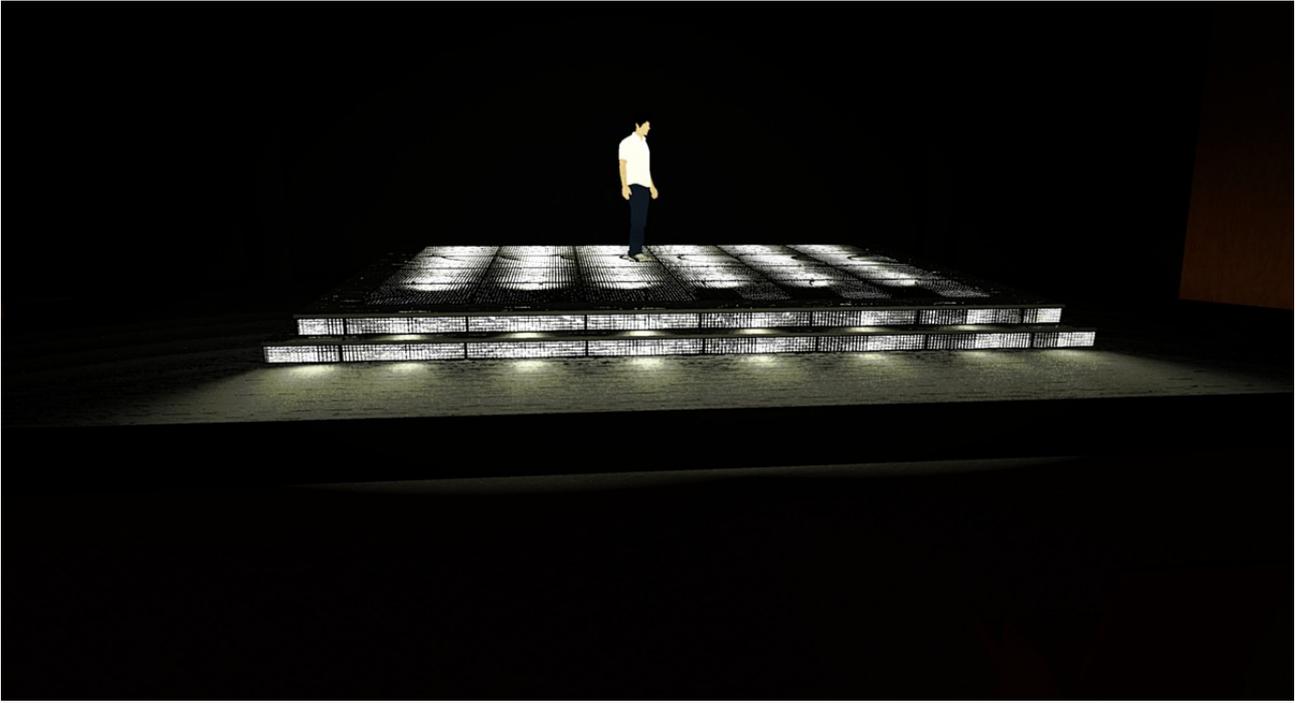
Scénographie

La scénographie suggère un espace autour de la cellule. Elle est tout d'abord un espace pour le jeu. Un espace pour enclencher un mouvement physique. De plus cet espace inversé va nous permettre, grâce à la lumière notamment, de créer des notions de temporalité (la nuit) ou bien de représenter la forte lumière du soleil algérien, mais aussi tout ce qui se réfère aux sensations et aux ambiances tel le froid, l'humidité, l'âpreté des conditions de détention... Mais aussi, pourquoi pas, certains signes comme le Bleu / Blanc / Rouge d'un drapeau Français.

La lumière est fondamentale dans la perception des lieux et du temps que traverse Henri Alleg.

Le son doit être conçu en écho à l'écriture minimaliste de Henri Alleg et accompagne le récit.





Équipe

LAURENT MEININGER

Après une formation à l'École Nationale Supérieure de Saint-Etienne, Laurent Meininger joue au théâtre sous la direction de : Émilie Valentin, Julie Brochen, Annie Lucas, Robert Cantarella, Frédéric Fisbach, Blandine Savetier, Richard Brunel, Cedric Gourmelon, Laurent Pelly, Stanislas Nordey, Jean-Louis Hourdin.

Sa collaboration artistique avec Stanislas Nordey avec qui il a créé pas moins de six spectacles et Jean Louis Hourdin sont déterminantes et l'accompagnent dans son cheminement autour de son désir de mettre en scène à son tour. L'écriture contemporaine est au centre de ses préoccupations et la promouvoir est essentielle. Il est nécessaire, à ses yeux, qu'elle soit au centre de son théâtre et de ses interrogations. Il est important pour lui de démontrer que ces écritures contrairement au préjugés que l'on peut en avoir, fédèrent et passionnent le public, car nous parlons d'aujourd'hui, à des gens vivants. Créer des formes qui sortent des conventions qui se réinventent, qui osent une certaine inconnue et qui réinterrogent la place du spectateur et le positionne lui aussi en tant qu'acteur-penseur de la représentation, plutôt que de lui laisser la place de consommateur. L'écriture contemporaine est fondamentale à la vie du spectateur.

En 2011, il fonde sa propre compagnie Forget me not. Il est associé au Théâtre de Redon Le Canal, scène conventionnée pour le théâtre depuis 2015. Il crée *La maladie de la famille M*, de Fausto Paravidino, en 2015/16. En 2017/18 il crée *Occupe-toi du bébé*, de Dennis Kelly, dans plusieurs théâtres dont Le Quartz à Brest.

STANISLAS NORDEY

Metteur en scène de théâtre et d'opéra, acteur et pédagogue, Stanislas Nordey crée, joue, initie de très nombreux spectacles depuis 1991. Il met en scène principalement des textes d'auteurs contemporains tels que Gabilly, Karge, Lagarce, Mouawad, Crimp, Handke..., revient à plusieurs reprises à Pasolini et collabore depuis quelques années avec l'auteur allemand Falk Richter. En tant qu'acteur, il joue sous les directions notamment de Christine Letailleur, Anne Théron, Wajdi Mouawad, Pascal Rambert, Anatoli Vassiliev et parfois dans ses propres spectacles, comme *Affabulazione* de Pasolini créé en mars 2015.

Tout au long de son parcours, il est associé à plusieurs théâtres : au Théâtre Nanterre-Amandiers dirigé alors par Jean-Pierre Vincent, à l'École et au Théâtre National de Bretagne, à La Colline-théâtre national et en 2013 au Festival d'Avignon. Avant cela, de 1998 à 2001, il codirige avec Valérie Lang le Théâtre Gérard Philipe, CDN de Saint-Denis et en septembre 2014, il est nommé directeur du Théâtre National de Strasbourg et de son École où il engage un important travail en collaboration avec vingt artistes associés – auteurs, acteurs et metteurs en scène – à destination de publics habituellement éloignés du théâtre et dans le respect d'une parité artistique assumée. L'intérêt qu'il a toujours porté pour les écritures contemporaines se retrouve dans le projet qu'il a conçu pour le TNS.

En 2016, il crée *Je suis Fassbinder*, en duo avec l'auteur et metteur en scène allemand Falk Richter, et recrée *Incendies*, de Wajdi Mouawad.

En 2017, outre la création d'*Erich von Stroheim*, Stanislas Nordey interprètera *Baal* dans la pièce éponyme de Brecht mise en scène par Christine Letailleur.

En 2018, il est Mesa dans le *Partage de midi*, de Paul Claudel, mise en scène par Eric Vigner ; il sera dans *Tarkovski, le corps du poète*, de Julien Gaillard, mise en scène par Simon Deletang et *Récit d'un homme inconnu*, d'Anton Tchekhov, mise en scène par Anatoli Vassiliev.

JEANNE FRANÇOIS

Après sa formation à l'école de l'Embarcadère de Besançon, Jeanne François a rejoint la compagnie Folle Pensée à Saint-Brieuc. En 2000, elle participe aux *Naissances*, spectacles dans lesquels elle rencontre Annie Lucas, Robert Cantarella, Julie Brochen, Stanislas Nordey, Frédérique Loliée.

Elle a travaillé également avec l'auteure et metteuse en scène Éléonore Weber sur trois créations. L'une d'elle est présentée au festival In d'Avignon en 2007. Elle collabore également avec Damien Gabriac, Lena Paugam, Yann Lefeuvre et fait partie du LAMA (Laboratoire Auteurs Metteurs en scène Acteurs) créé par Roland Fichet.

Elle a joué sous la direction de Laurent Meininger dans *La Maladie de la famille M*, de Fausto Paravidino, ainsi que dans *Occupe-toi du bébé* de Dennis Kelly.

MICKAEL PLUNIAN

Créateur sonore, musicien et performer. Musicien autodidacte, il collabore à la création de multiples projets musicaux depuis 1998 en tant que batteur puis musicien électronique : rock, musique électronique, poésie Sonore... Depuis 2004, Il réalise la création sonore de nombreux projets de théâtre et de danse avec des metteurs en scène et chorégraphes tels que Olivier Letellier, Anne Contensou, Patricia Allio, Éléonore Weber, Nicolas Bonneau, Rachid Zanouda, Frédérique Mingant, François Verret, Mitia Fedotenko...

RENAUD LAGIER

Éclairagiste. C'est en 1989, qu'il commence son parcours professionnel avec la rencontre de Gilbert Morel et Gérard Morel du Théâtre de la Chenille et celle de Philippe Goyard de Graffiti Entreprise. S'en suivent de nombreuses expériences de théâtre qui seront sa formation initiale.

Depuis, il a éclairé des spectacles de danse, de théâtre, de musique et des performances en collaborant avec des artistes tels que Jean Lambert-Wild et Jean-Luc Therminarias au sein de la coopérative 326, Phillippe Jamet, Joëlle Bouvier, Mathieu Touzé, Laurent Meninger, Valéry Dekowski, Nasser Djemaï, Regis Hebette, Hervé Blutch, Nasser Martin-Gousset, Carolyn Carlson, Valery Volf, Juha Marsalo, Gérard Lorcy, Magalie Desbazeille, Arnaud Vasseux, Laëticia Angot, Irène Jacob, Lorenzo Malaguerra, Paul Allio, Jean Remy Guedon, Stephane Blanquet, Jérôme Thomas.... et pour des institutions tel que le Ballet du grand théâtre de Genève, la Sao Paulo Dance Compagny (Brésil), la Compagnie National de Theatre de Corée (Séoul Corée), La Maîtrise de Caen, le Spac (Shizuoka Japon) le Théâtre national de Hongrie (Budapest)...

BRUNO BUMBOLO

Régisseur en concerts et théâtre, technicien son et musicien. Il collabore avec Laurent Meininger depuis 2014. Tout démarre de l'envie de monter des groupes de rock en 2000, puis se réoriente vers des études dans les techniques du son pour s'arrêter en 2007 derrière la console à l'Ubu, une salle de concert rennaise. La régie générale du lieu par la suite devient une opportunité. Il travaille en parallèle en tant que régisseur plateau/général/son, créateur son, avec plusieurs collectifs, théâtres et compagnies comme Lumière d'août, la Paillette, La Voix Sociale, Vertigo, Nicolas Bonneau, le Triangle... Il sévit actuellement dans *We Are Van Peebles* en tant que guitariste.



Crédit : Jean-Louis Fernandez

Contacts

COMPAGNIE FORGET ME NOT

Valérie Tellier
02 30 96 12 23

Contact@forgetmenot.fr

<http://www.forgetmenot.fr/>

[facebook.com/forgetmenotcompagnie/](https://www.facebook.com/forgetmenotcompagnie/)

CONTACTS PRESSE

Nicole Czarniak
06 80 18 22 75
nczarniak2010@gmail.com

Laurent Meininger
06 88 06 95 29
laurent.meininger@wanadoo.fr